

Rocket knock-out

Michel Brunelle

Number 86, Fall 2000

Le sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14706ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunelle, M. (2000). *Rocket knock-out*. *Moebius*, (86), 21–24.

MICHEL BRUNELLE

Rocket knock-out

Le Rocket est mort. Au vu du gigantesque déploiement auquel cet événement a donné lieu, il est de circonstance de se pencher sur le phénomène social qu'il a incarné. Maurice Richard fut un héros. *L'idole d'un peuple*. (À travers son mythe, l'unanimité se fait quand vient l'occasion d'employer le vocable de *peuple* pour désigner l'ensemble des Québécois, ou Canadiens français, ou encore Canadiens, suivant l'époque. Rarement fûmes-nous si rassemblés sur cette question: le reste du temps, l'emploi de ce terme revêt des allures de prise de position constitutionnelle, sacrilège dans ce pays incertain où le clivage presque équipotent condamne les locuteurs à la rectitude politique la plus bigote.)

Comme devant tout héros, la tentation devient alors irrésistible de prêter au grand marqueur des vertus qu'il ne chaussait peut-être pas – et qu'il n'a, de toute manière, surtout pas revendiquées, car, à l'instar du repas en auberge espagnole, ce mythe est entièrement constitué de ce qu'on y apporta de l'extérieur. En effet, embrigadés derrière Réjean Tremblay et quelques apôtres influents, toute une confession de commentateurs sportifs en mal de métaphores, d'analystes politiques à la recherche de symboles, d'observateurs sociaux sur la piste de tendances lourdes, de politiciens avides d'appuis, et de simples amateurs de hockey s'entendent pour voir en Maurice Richard le catalyseur de la fierté québécoise, allant jusqu'à le louer d'avoir redonné confiance à ce peuple dont l'histoire commença par une défaite et qui, par la suite, ne connut guère meilleure fortune.

Selon ce crédule credo, accrochés aux basques de son chandail numéro 9, les Canadiens français auraient dépassé avec leur célèbre hockeyeur la ligne rouge de la timidité, franchi ensuite celle de la colère bleue, pour finalement viser le but ultime. On aime à voir, dans la flambée de l'émeute de 55, la *manifestation* d'une prise de conscience collective de notre identité nationale face à l'establishment anglo-saxon. Un demi-siècle d'hésitations plus tard, est-il encore possible d'y croire? Cette flambée fut-elle autre chose qu'un feu de paille, ou un placebo? Y revenir constamment et avec autant de complaisance ne confine-t-il pas à de la masturbation intellectuelle, incapable d'engendrer quoi que ce soit d'autre qu'une satisfaction éphémère et stérile?

De toute époque, le sport fut *mime* de la guerre. N'en reproduit-il pas – silencieusement – tous les gestes? Courir, lancer, frapper, envahir, retraiter, pourchasser, terrasser, attaquer et se défendre: idiome partagé. Marathon fut un champ de bataille. Puis les Olympiques devinrent le théâtre où se mesuraient, par procuration, les *orgueils nationaux*. Et dans notre monde commercial, chaque ville, en concurrence avec chaque autre pour «attirer les capitaux», se doit maintenant d'avoir sa propre équipe dans toutes les disciplines du sport-spectacle, et gagnante de préférence. La prospérité est à ce prix. On reconduit la compétition sur un plan virtuel.

Mais est-il sain, pour un peuple, de toujours s'en remettre aux victoires par procuration? La légende des Horaces et des Curiaces nous enseigne ceci: les peuples de Rome et d'Albe, peu soucieux de voir un bain de sang régler leur différend, décidèrent de n'envoyer chacun que trois champions s'affronter, à la place d'armées entières, afin de déterminer le vainqueur. Idée merveilleuse qui semble avoir fait son chemin jusqu'ici, sous l'avatar des compétitions sportives. À cette différence près que si Albe se soumit jadis à Rome, Albion ne se soumit jamais, au Forum...

Capitaine du Canadien – équipe dont l'existence n'était d'ailleurs que la réponse à une urgence de s'affirmer ethniquement, comme en font foi son nom

et sa composition exclusivement canadienne-française, à l'origine –, le Rocket allait battre les Anglais pour nous. Le Canadien gagnait pour les Canadiens ce qu'ils n'osaient même pas envisager comme leur. Cela, à une époque où l'arrogance anglo-saxonne, l'injustice omniprésente du rapport de forces, le manque de recours pour se faire respecter étaient odieusement plus intenses qu'aujourd'hui. Au moins deux générations ont ainsi été habituées à s'en remettre à leur idole pour soulager leurs frustrations et satisfaire leur besoin, si naturel, de réussir et de gagner, pour une maudite fois. Ne fût-ce que la coupe Stanley.

Je pense que ce fut, hélas, du temps perdu. Pire: une occasion unique gâchée à jamais. En effet, laissés à eux-mêmes, sans cette échappatoire, cette illusion de victoire, les Québécois de ces générations-là – stigmatisés plus que toute autre par la domination anglaise – n'auraient pu que se révolter, ou du moins se cabrer, pour relever la tête, dans un sursaut d'exaspération. Mais voir Maurice Richard gagner suffisait à combler les ambitions de ces gens qui ne croyaient pas en eux-mêmes, apaisait artificiellement leurs sentiments de brimade, les dispensant ainsi de chercher à se libérer, individuellement ou collectivement.

Par ailleurs, notre supposé héros demeure un fantastique exemple d'exploitation éhontée, par le capital, des talents d'un homme pourtant exceptionnel. Devant cela, comment ne pas se soumettre, si de surcroît on a pris l'habitude – ou acquis l'atavisme – de se croire médiocres? Il est de bon ton, au sein même des Québécois, d'attribuer les échecs collectifs ou personnels à une soi-disant propension à «*caler eux-mêmes ceux d'entre eux qui veulent sortir la tête de l'eau*». Cette rhétorique fait évidemment l'affaire des Anglais, ainsi acquittés du crime, et ne peut qu'entretenir un défaitisme de tous les instants chez les Québécois.

* * *

Aujourd'hui, la question nationale piétine. Les politiciens les plus engagés patinent. Un peuple dont l'identité et la langue sont désormais mieux protégées

par de nouvelles lois – du moins, en apparence – hésite à faire le pas décisif vers son indépendance. Les motivations sont maintenant beaucoup moins cuisantes qu'au milieu du siècle. Nous n'avons plus de Rocket, mais les Anglais n'en ont plus besoin pour nous neutraliser.

Ce qui m'amène à conclure – et le lecteur aussi, j'espère – que l'*effet Maurice Richard*, loin de nous pousser vers le but, nous en a peut-être détournés à **jamais**. Ce phénomène a placé le Québec révolté sur une voie d'évitement, empêchant la collision qui, seule, aurait pu briser l'ordre établi.

J'ai titré *Rocket knock-out*, par allusion bien sûr à la disparition du légendaire hockeyeur aux yeux noirs comme du feu, mais surtout pour indiquer que les Québécois ont abandonné le combat, préférant la conquête de la coupe Stanley à celle de leur propre territoire.

Si la religion fut *l'opium du peuple*, le sport-spectacle en est maintenant le Prozac.